

Eric Weil

An Introduction to Hegel's Metaphysics. By Ivan Soll. With a Foreword
by Walter Kaufmann. (Chicago: University of Chicago Press, 1969.
Pp. xvii+160)

Journal of the HISTORY of the PHILOSOPHY, January 1971, Vol. IX,
Number 1,
p. 110-113

M. Walter Kaufmann, dans sa Préface à ce livre, n'exagère pas le moins du monde quand il parle d'un style particulièrement clair et direct, ou de l'absence de jargon hégélien (il aurait peut-être mieux valu parler du jargon de certains hégéliens) et affirme que rarement de telles complexités ont été traitées avec tant de clarté. Voici une vraie introduction, un livre écrit, non pour étaler la science de son auteur, mais pour ouvrir l'accès au savoir à celui qui ne le possède pas encore. D'autres qualités s'y ajoutent : M. Soll a lu Hegel dans les textes originaux, et non seulement lu, mais compris avec une rare connaissance de la langue – ce qui est moins fréquent qu'on ne croit d'ordinaire; il a systématiquement donné la préférence aux ouvrages publiés par Hegel lui-même et ne s'est servi des *Additions* des premiers éditeurs qu'avec une prudence qui devrait être de rigueur, de même qu'il a laissé de côté les grands *Cours* sur l'Histoire, l'Esthétique, etc., dont la lecture exclusive a fait tant de tort, non

seulement à la compréhension de la philosophie hégélienne, mais même à la volonté de la comprendre en elle-même. Il a, et c'est là son plus grand mérite, centré son exposé sur ce qui fut le problème central de cette philosophie aux yeux de son auteur.

Ce problème est déterminé par la volonté de Hegel de faire de la philosophie une science au lieu d'une quête éternelle et éternellement insatisfaite: M. Soll ne le dit pas dans ces termes, qui sont ceux de Hegel, mais il le dit. Ce qui fut amour du savoir doit devenir savoir, et c'est dire : savoir de l'Absolu et savoir absolu; les deux ne se séparent pas; un savoir qui aurait un objet indépendant de lui ne serait savoir que des apparences de cet objet: seule la Totalité, qui est l'Absolu, comprend (dans les deux acceptions de ce terme) ce qui se présente d'abord sous la forme d'une opposition irréductible entre sujet et objet. M. Soll insiste à très juste titre sur l'importance qu'a eue pour Hegel la pensée de Kant, telle du moins qu'il l'interprétait: l'entendement ne saisit que des phénomènes dont le fond lui restera toujours inaccessible, et la raison, qui affine à la Totalité, au Monde considéré comme unité structurée, à la liberté, à Dieu, n'arrive pas à connaître ce qui constitue les seuls sujets dignes d'elle-même. Quand il s'agit du savoir absolu, la science du Savoir et la science de la Totalité en revanche coïncident, et la Métaphysique et la Logique ne sont que des aspects, inséparables, du même, au lieu que ce *même* est considéré par l'entendement comme déchiré sans réconciliation autre que simplement postulée.

Un des autres grands mérites du livre est de Souligner que nulle dépréciation, nulle dévaluation de l'entendement, de ce donc que l'usage courant nomme la science ou les sciences, n'est impliquée par cette restriction des droits de l'entendement : à l'intérieur de leurs

limites d'application, elles gardent toute leur force. Pour le dire par référence à Kant, référence dont M. Soll ne tire pas tout l'avantage possible, la philosophie critique a raison aussi longtemps qu'il s'agit du fini, du sensible, de ce qu'elle conçoit comme phénomène : M. Soll aurait eu intérêt à rappeler que toute la seconde partie de la Logique hégélienne, dans ses deux (ou trois) rédactions, se présente précisément comme une logique-ontologie, une *ontologique* du *Schein* et de la réflexion, *ontologique* qui est, par conséquent, indispensable à la compréhension de la réalité, indispensable au point que sans elle il ne peut y avoir compréhension.

Nous avons laissé en allemand le mot *Schein*, d'une traduction des plus difficiles (on comprend que l'auteur ne l'ait guère utilisé); il désigne, en même temps, la phénoménalité {*scheinen* = sembler, paraître) et l'éclairage provenant d'une source extérieure (le Soleil *scheint* — luit en éclairant), éclairage que, ici, les concepts en apparence opposés et séparés offrent les uns aux autres: cause et effet, par exemple, renvoient chacun à son "contraire", puisque la cause ne saurait être cause sans son effet, qui donc en est le fondement, la *cause* ontologique; de même, les objets finis renvoient l'un à l'autre, aucun ne subsistant isolément et de manière indépendante d'un autre objet ni d'un sujet fini, auquel ils *apparaissent* comme phénomènes. Le domaine du fini existe, et son existence, de même que la reconnaissance de son existence, sont légitimes: Hegel n'a pas méprisé le savoir fini des sciences, il n'a pas voulu se sauver, comme par un saut, dans un domaine *tout autre*, il n'a pas été, comme on l'a Souvent pensé, un mystique. Il faut être reconnaissant à l'auteur de l'avoir dit clairement (il aurait pu le dire plus clairement encore s'il n'avait pas préféré s'en tenir aux

Introductions hégéliennes): le fini n'est pas *Vautre* de l'infini, de l'Absolu; il est l'infini même s'il est saisi en sa totalité et compris de cette façon; et l'Absolu ne se dresse pas contre le fini (il se limiterait dans une telle opposition et serait lui-même fini, c'est-à-dire, enfermé dans des limites), il existe dans ces réfractions de lui que sont les concepts particuliers, les réalités particulières. Hegel répond ainsi au problème que Husserl, esprit bien éloigné de celui de l'auteur de *l'Encyclopédie*, redécouvrira sous le titre de *naïveté* des sciences et qui, sans être clairement pensé, semble préoccuper nos contemporains quand ils parlent de l'éclatement, de la schizophrénie de notre civilisation *inhumaine*, et pourtant œuvre des hommes.

M. Soll ne tombe pas, non plus, dans l'erreur de voir en Hegel un prophète du surhumain et de l'inhumain. Il souligne que, selon Hegel, la pensée *se fait*, qu'elle naît et progresse dans une histoire très réelle, dans la lutte, l'effort, le travail. Il aurait pu insister davantage sur la négativité humaine, cette possibilité de nier tout ce qui n'est que donné et prétend s'imposer à l'homme. Il aurait ainsi traité plus longuement la dialectique spécifique de la *Phénoménologie*, celle de l'en-soi et du pour-soi, de ce qui est réel (et est découvert comme tel dans le progrès de l'histoire) et ce que l'homme, à sa place dans l'histoire, pense de lui-même et de son monde – en un mot, mais mot dont Hegel ne se sert pas, la dialectique entre idéologie et vérité. Il a préféré saisir la Négativité au niveau de la logique, comme négation, ce qui était son plus strict droit; l'avantage de développer l'autre aspect aurait été d'apporter des arguments et illustrations à sa propre thèse, et de lui permettre de distinguer entre la vérité formelle, logique au sens courant, de laquelle Hegel se désintéresse, et la vérité *ontologique*, révélation de ce qui est tel qu'il est en soi et pour soi.

Il pose cependant avec grande clarté le problème du rapport entre l'individu et le Savoir absolu (ou savoir de l'Absolu), entre l'homme vivant, l'individu qu'on appelle concret, et l'Universel, qui est, à la fois, liberté et vérité, liberté parce que toute contrainte a disparu avec tout extérieur, vérité parce que tout (et le Tout en sa structure) est révélé à cette liberté et par elle: les remarques de M. Soll sur ce point sont parmi les plus éclairantes.

Reste la question de ce qui, aux yeux du sujet empirique, est son savoir à lui, le problème de la *Meinung*, de l'opinion privée ou, pour nous servir de textes fondamentaux de la *Phénoménologie*, de la certitude en son opposition au savoir. (L'auteur se serait rendu la tâche plus facile en rappelant que les termes *d'opinion*, *foi* (*Glauben*) et *savoir* avaient reçu des sens précis par Kant, dans la *Critique de la Raison Pure*, ce qui aurait pu l'amener à une analyse du concept de *foi*, tellement importante dans toute l'évolution de Hegel.) On sait que Hegel n'a que mépris pour cette opinion personnelle. Ce n'est pas qu'elle n'ait pas son droit à elle (des textes illuminants se trouvent dans la *Philosophie du Droit*, que l'auteur a laissée de côté); mais elle reste soumise au jugement de l'Universel, de la raison. Dans la réalité de l'action comme dans celle de la science la plus empirique, elle ne compte pas: ce qui n'est qu'à moi, pourrait-on dire, n'est qu'à moi et n'intéresse personne dès qu'il s'agit de connaître. De là, la lutte hégélienne contre les prétentions "naturelles" de la certitude sensible: je ne peux l'exprimer qu'en parlant, et le langage est, en lui-même, universel; je dis "ici" ou "maintenant", et j'emploie des termes qui s'emploient toujours et partout. M. Soll déclare, à la suite de Strawson, qu'une saisie de l'individuel est parfaitement possible dès qu'on se sert des références contenues dans le système

des coordonnées spatio[^] temporelles. Il a parfaitement raison et aurait comblé Hegel, qui ne soutenait que la thèse de l'impossibilité d'affirmer, de façon universellement compréhensible, quoi que ce soit au sujet des données immédiates sans passer par les concepts universels d'une science (et, au bout du chemin, de la Science). Quant à l'existence de l'individu (au sens moderne d' "existence"), elle se poursuit, selon Hegel, légitimement au niveau de la *représentation*, des images de la Religion, de l'Art, des intérêts sociaux et politiques, images qui contiennent la vérité, mais ne l'expriment pas. Soit la forme propre du savoir, réservée à la seule philosophie. Mais cette philosophie n'est pas tombée du Ciel, elle n'est pas l'œuvre d'un génie, elle résulte de l'histoire, de notre histoire humaine faite au niveau de la liberté qui se cherche en cherchant à se réaliser, de la passion négatrice à la poursuite de la satisfaction, de l'apaisement, de la *Befriedigung*.

Il est grand dommage que M. Soll n'ait pas utilisé ce dernier concept là où il soutient que la Logique hégélienne est une *logique de la passion*. Il aurait mieux valu éviter ce terme, qui chez Hegel n'apparaît que dans l'histoire politique, et conserver l'expression hégélienne de *Bedürfnis* (besoin senti): en effet, la philosophie naît du besoin de la raison, de l'homme qui se veut raisonnable, qui veut comprendre et se comprendre, besoin qui n'est pas celui de tous et de chacun, mais qui peut se montrer dans chaque homme et à chaque homme au moment où l'histoire réelle lui permet de poser la question du savoir et à condition qu'il se décide à la poser (c'est peut-être le seul point sur lequel Hegel soit resté fichtéen). En ce sens, on peut certainement parler de passion dans la Logique, quoiqu'il faille concéder à M. W. Kaufmann, qui engage dans sa

Préface la discussion avec son ancien élève, qu'elle n'y intervient pas en tant que moteur comme elle le fait dans la *Phénoménologie*.

Le livre de M. Ivan Soll contribuera grandement au renouveau des études hégéliennes dans les pays de langue anglaise; mais il pourra aussi contribuer au réveil d'une métaphysique qui soit autre chose que la construction de mondes inaccessibles.

Eric Weil

Université de Nice (France)